

La mer, une dernière fois

Il faut comprendre qu'on n'en pouvait plus, qu'on se voyait mourir là, à quelques mètres les uns des autres, chacun dans sa cellule.

Alors quand on a entendu Paulo nous appeler en klaxonnant, Paulo qui s'était évadé dix jours plus tôt sans rien dire, quand on a vu la voiture arrêtée devant la porte, large et majestueuse comme un corbillard couleur d'écume, un modèle à peine plus jeune que nous, on a foncé, ouvert à la volée les portes de nos cellules, bousculé les gardiens, on s'est serrés dans les bras les uns des autres, et On the road again !

Le soleil était déjà bas, très loin vers l'Ouest. On s'est lancés à sa poursuite, caisses de bière sous nos pieds, joints à portée de main. On chantait, mal, la sono battait le tempo. Au bout de la route, l'océan, une fois de plus, comme à chaque évasion.

La route c'était chez nous depuis toujours, seuls ou ensemble, et toujours vers l'océan. Les heures sur l'autoroute à la poursuite du soleil, fenêtres ouvertes au vent du large ; la nuit qui entrait en douceur, diluant la frontière entre la voiture et le paysage ; la nuit juste percée de points rouges, feux arrière quand d'autres nous doublaient, yeux écarquillés d'animaux, étoiles filantes de nos cigarettes jetées par la fenêtre. La musique nous portait, plus forte que le bruit du moteur. On arrivait au petit matin sur la plage déserte et glacée, enveloppés dans de grandes couvertures, dans les brouillards mêlés de la mer et de nos têtes.

Cette fois la route était plus courte, on y avait veillé. La nuit était silencieuse sur le petit parking désert. On a regardé sans un mot les reflets de la lune danser sur les vagues. On a regagné la voiture à pas lents, incertains, appuyés les uns sur les autres, et on s'est endormis. Au lever du jour, on s'est dépliés comme on a pu, on a pissé dans l'océan sous le regard attendri du soleil. Nos ombres immenses partaient à la nage vers le Nouveau Monde, vers une nouvelle vie.

On avait pourtant cru trouver le dernier paradis, quelques années plus tôt.

Avec le temps, on s'était sentis vieillir.

On n'en pouvait plus de la cavale permanente, de ne dormir que d'un œil, toujours une arme à portée de main, de ne quitter l'anonymat que pour des faux noms, au point de ne plus être sûrs que des prénoms qu'on s'était donnés. Les femmes qui avaient un peu partagé nos vies étaient parties depuis longtemps. Il ne nous restait

d'elles que des adresses pour envoyer de l'argent et le souvenir de plus en plus trompeur d'enfants qui grandissaient bien mieux sans nous.

Plus question de travailler : personne ne nous faisait plus confiance. On aurait pu arriver avec les plans de la Banque de France et un laissez-passer pour la salle des coffres qu'on nous aurait regardés avec mépris et tristesse. On savait peut-être encore réfléchir, mais on préférait ne pas penser à ce qu'on donnerait sur le terrain.

Et dans notre métier, pas de retraite, évidemment.

On ne se faisait plus d'amis depuis longtemps. Les anciens disparaissaient les uns après les autres, prison ou cimetière, à nos âges c'était la même chose. Il ne restait plus que nous, comme au début, quand on essayait de se faire une place au soleil.

On avait bien vécu. On n'avait manqué de rien, peut-être d'affection, de repos, d'une vie normale, mais c'était un choix qu'on avait fait jeunes, et on ne revient pas sur ces choix-là.

En tout cas pour l'argent, on avait assuré.

On se retrouvait quand on pouvait, entre deux coups, entre deux planques chacun de son côté. On passait des journées à boire et à manger, à échanger des souvenirs qu'on n'aurait avoués à personne. Au fil des ans, on se voyait de moins en moins mais on se disait que c'étaient nos meilleurs moments, les seuls bons qui nous restaient. Jamais deux fois au même endroit, par discrétion et par prudence, mais toujours au bord de l'océan.

Le jour où Marcel nous a annoncé qu'il ne viendrait pas à notre prochain rendez-vous, trop malade, trop fatigué, on a senti qu'on avait passé un cap.

Je ne sais plus qui a eu l'idée. Peut-être, comme pour nos meilleurs coups, nous est-elle venue à tous en même temps, comme si on avait un seul cerveau en commun. On a passé la soirée à la retourner dans tous les sens, on s'est couchés au moment où le soleil a commencé à caresser les vagues par dessus nos épaules, très loin au bout de la plage. Quand on s'est réveillés, c'était mûr. On a appelé Marcel qui a dit « Je n'osais pas y penser ». On s'est réparti le travail comme pour un coup un peu compliqué.

On a visité quelques établissements, chacun de son côté, jusqu'à ce que Charly nous envoie une adresse et la photo d'une grande villa au fond d'un parc, sans grilles. Au dos de la photo, il avait écrit : « C'est là ! »

Et pas de doute, c'était là.

L'idée était qu'on finisse par s'y retrouver tous les cinq, sans que personne ne puisse faire le lien entre nous. Ça nous a pris un peu de temps et il a fallu faire de la place.

On a discrètement aidé une famille à récupérer le papy ; une vieille sourde a fini par comprendre que l'air serait meilleur dans une autre région ; un vieux militaire, solide comme un roc, a fait une mauvaise chute.

On a récupéré Marcel et un an plus tard, on y était tous, sans que personne ait rien vu. On a fait mine de se découvrir et de devenir amis.

On a pris les choses en main : on organisait les activités, on commandait les menus, on limitait le nombre de pensionnaires. Ça plaisait bien à ceux qui restaient et ceux qui aimaient moins comprenaient vite qu'il valait mieux partir. Tout le monde avait régulièrement sa petite enveloppe, du directeur à la femme de ménage, du cuisinier à l'infirmière. Tout le monde nous aimait bien, cinq vieux messieurs sans héritiers pour leurs fortunes honnêtement amassées, qui finiraient là leur vie, dans la paix et l'amitié.

Régulièrement, on affrétait un car qui emmenait toute la bande au bord de l'océan, personnel et pensionnaires joyeusement regroupés. On les laissait tous au restaurant, carte blanche et table ouverte, on paierait tout en revenant, et on passait des heures face aux vagues, whisky et bières, pétards et cigares, rêves et souvenirs, on aurait pu rester là jusqu'à ce que les vagues nous emportent.

Et puis il y a eu cette saleté d'épidémie, et bien sûr c'est Marcel qu'elle a emporté le premier.

Du jour au lendemain, ce qu'on disait ne comptait plus et notre argent n'avait plus cours. On s'est retrouvés bouclés, isolés les uns des autres. On voyait ambulances et corbillards passer sous nos fenêtres, on nous racontait le virus qui courait dans les couloirs. On était les seuls à ne pas porter de masque, alors qu'on avait été habitués à l'inverse. On avait passé notre vie à essayer d'échapper à la prison ; en fait, on avait juste eu le choix de la cellule, plus de promenades ni de parloirs. On a sombré dans la déprime. On n'était plus capables de rien, on attendait la fin.

Dans la voiture, Paulo nous a raconté comment il avait trouvé l'énergie de filer, les jours passés à remonter la pente, l'achat de la voiture et des provisions. Il avait eu tellement peur de ne pas nous revoir qu'il en avait pleuré jusqu'à l'autoroute. Heureusement qu'on était seuls sur le bitume.

Et c'est comme ça qu'on a revu l'océan.

On dormait dans la voiture, tant bien que mal. Le froid nous éveillait avant le lever du soleil, au milieu de nulle part. À travers les vitres couvertes de buée, on se serait crus dans un nuage au-dessus de l'océan. On sortait de là comme on pouvait, il fallait parfois aider l'un de nous à se déplier. On craquait et on jurait, quatre vieux ours émergeant chaque matin d'hibernation. On s'étirait, on courait un peu, à petites foulées pousives, caricatures des jeunes gars costauds qu'on avait été.

On somnolait la moitié de la journée allongés dans les dunes, nos vestes nous protégeaient du froid et nos casquettes du soleil.

On se lavait sommairement avec le fond des bouteilles d'eau, on essayait de retrouver un peu de tenue avant d'aller prendre un petit déjeuner dans un bar, jamais deux fois le même. Le temps s'était arrêté.

C'est le troisième matin que Jeannot nous a vus dans la télévision : des photos de quand on était jeunes et pas très beaux, les photographes de l'identité judiciaire ne nous ont jamais soignés. Évidemment, se faire la malle tous en même temps, ça avait attiré l'attention. Des dossiers qu'on espérait oubliés étaient ressortis des placards, banques et particuliers, et le casse du casino de Balbec, déjà la mer et le goût de la liberté. Ils donnaient même nos noms et disaient qu'on était dangereux, ça nous rappelait notre jeunesse.

À partir de là, on a fait profil bas. On bougeait plusieurs fois dans la journée. On achetait à manger dans des supermarchés anonymes, chacun son tour, qu'on attendait en bordure de parking. On se donnait des allures différentes à chaque sortie, combinant couvre-chefs et manteaux, joues glabres et barbes naissantes, parfois munis d'un parapluie ou d'un pansement pour fixer l'attention. On évitait bars et restaurants. On faisait le plein aux pompes automatiques, chapeau bas sur le front, dos tourné aux caméras. Il nous a fallu deux jours et trois magasins pour réunir un réchaud, quelques réserves de gaz et assez de vaisselle pour pouvoir manger chaud au moins une fois par jour. On réchauffait au bain-marie des boîtes de raviolis ou de cassoulet qu'on partageait en silence. On se croyait redevenus jeunes, à l'époque des quatre cents coups, mais les cœurs n'y étaient plus, usés, palpitants, incertains.

Ils sont arrivés de nuit, sans un bruit. Autrefois, on les aurait repérés mais il aurait fallu qu'on reste comme avant, toujours sur le qui-vive, toujours méfiants, une arme à portée de main. Qu'on ne vieillisse pas. Qu'on entende encore un pas qui

froisse l'herbe dans la nuit, qu'on voie encore une silhouette noire se découper sur le ciel noir, qu'on sente encore l'odeur de la sueur et de la peur, qu'on puisse encore rester sans dormir quand les étoiles défilent dans le ciel vide. Mais tout ça c'était trop loin pour nous et quand on a ouvert la portière pour prendre un peu d'air frais au petit matin, ils nous attendaient, calmes, jeunes, concentrés, vêtus de noir et armés jusqu'aux dents. Ça nous a redonné un coup de jeune. C'était tout ce qu'on avait cherché à éviter pendant des années sans oser s'avouer qu'on en rêvait : notre grande scène, la vie qui palpite, la liberté, le courage, le défi, le sang, la mort.

Aux regards qu'on a échangés, on a tous compris qu'on avait loupé le coche, que ça ne nous faisait plus envie et qu'on ne faisait plus le poids. Il y avait longtemps qu'on avait rendu les armes, on n'avait plus ni l'habitude de s'en servir ni le courage de les affronter. Est-ce qu'ils s'en rendaient compte, en face ? Ou est-ce qu'ils nous prenaient encore pour ce qu'on avait été, des jeunes loups un peu fous, prêts à mourir, prêts à tuer peut-être ? S'ils avaient compris, on serait ridicules. Ils n'auraient qu'à nous cueillir comme les quatre petits vieux qu'on était devenus et nous remettre en cellules, des cellules sans le confort de celles dont on venait de s'échapper, où on finirait de s'éteindre. Mais s'ils n'avaient pas compris, ça allait être un massacre pur et simple, du tir au pigeon, avec nous dans le rôle des pigeons. Un rôle pas fait pour nous.

On n'a pas réfléchi longtemps. Réfléchir, ça n'a jamais été notre fort. On est des hommes d'action. Des hommes, quoi.

Charly était au volant. Sur quatre hommes qui dorment dans une voiture, il y en a forcément un qui dort au volant, et cette nuit-là c'était tombé sur lui. Il a juste dit « On y va, les gars ? », sans nous regarder, les yeux fixés sur l'océan. Il n'a pas attendu notre réponse pour mettre le contact.

Le moteur a grondé, comme un gros ours mal réveillé. On a bouclé nos ceintures, parés pour le décollage. Le soleil se levait, la mer brillait comme un linceul.

On the road again !

Une dernière fois.